



Chaises dorées (2006). Certaines images de Manuela Marques sont de pures natures mortes.

Photo. L'artiste franco-portugaise expose à la galerie Anne Barrault, à Paris.

Marques, instants attendus

Manuela Marques
à la galerie Anne Barrault,
22, rue Saint-Claude, 75003 Paris
(01 44 78 91 67), jusqu'au 28 avril.

En parallèle de ses vidéos récemment montrées au centre photographique d'Ile-de-France de Pontault-Combault, Manuela Marques développe depuis quinze ans une réflexion photographique singu-

lière, basée sur la rareté de ses expositions et une production d'images presque confidentielle. «Je travaille dans la soustraction plutôt que dans l'accumulation. Je photographie peu, et je peux rester un an sans prendre une image», explique cette jeune artiste franco-portugaise, qui présente en sept reproductions son dernier opus (2005-2007), volon-

tairement non titré. Ce sont des images d'une extrême simplicité, où l'on se projette d'autant plus facilement qu'elles exercent une certaine attraction, et même de la fascination. Impossible de savoir où l'on est, et ce qui s'y passe vraiment, il n'y a aucun indice de lieu, et toujours un doute sur la réalité même de ce que l'on croit voir. Ainsi, cette femme seule, assise sur le

bord d'un trottoir, que fait-elle là? Elle est penchée et paraît s'examiner les pieds avec beaucoup d'attention, s'est-elle endormie? Ou cette femme enceinte, le dos nu offert au spectateur, qui s'appuie sur un mur comme si elle voulait l'empêcher de s'écrouler.

Désirs. Heureusement, Manuela Marques aime à donner des pistes. Ces photographies ne sont pas des documents ni des instantanés, mais des images qu'elle avait en tête. Mieux: elle les attendait. Pas d'instant décisif, donc, mais un état de reconnaissance immédiat, où tout s'accorde selon ses désirs. «Cette femme sur le trottoir, à Brasília, c'est comme si je l'avais déjà vue», précise Manuela Marques, à la fois captivée par ce corps en boule et par la matière lumineuse du bitume, qui éclate littéralement sur une moitié du tirage. Ce qui l'intriguait, aussi, c'est l'attitude intime du modèle, sa géographie corporelle, sa nonchalance à être plantée dans la rue comme un oiseau en migration. Certaines de ses photogra-

phies sont de pures natures mortes. Une série de chaises dorées qui annoncent la fin du spectacle. Un cheval devant un miroir sans reflet. Une perruque de cheveux blonds abandonnée au soleil et qui ressemble à un tas d'or. Parfois, elle garde les photographies longtemps dans ses tiroirs. Puis, tout à coup, décide de faire renaître des images délaissées. Pour les formats, c'est une

«Je travaille dans la soustraction plutôt que dans l'accumulation. Je photographie peu, et je peux rester un an sans prendre une image.»

Manuela Marques

histoire de respiration, à chaque fois différente: «J'expérimente jusqu'à trouver le format juste. J'apprécie les grands formats parce que nous n'avons pas le même rapport à l'image. J'essaie de mener - presque d'obliger - les gens à regarder plus précisément toute la photographie, pas simplement des petits bouts. J'en donne pas à voir en un seul coup, chacun découvre comme il veut.»

Chaleur. Quand elle parle de son travail, Manuela Marques a des mots-clefs: tension, suspension, interaction. Elle ajoute aussi qu'il est question d'enfermement, qu'elle tourne autour de ça, même si le mot fait un peu peur. Pourtant, on se retrouve face à ses images sans l'ombre d'une inquiétude, trop occupé à suivre le fil des couleurs plus ou moins sombres qui irriguent avec chaleur ses coups d'éclat mystérieux. ➤

BRIGITTE OLLIER